

IO

n°65

Festival d'Avignon

Numéro 65 / Rodrigues – Nguyen – Ponifasio – Omri – Taïwan – Chapalain
Amorfini – Fukase – Ayesta & Bression – Duyvendak & Ghayatt – Bilbao – Ambivalence(s)



THÉÂTRE
NATIONAL DE
LA DANSE
chailloT

La saison 17/18

DANSE/THÉÂTRE/MUSIQUE/POUR LA JEUNESSE

Blanca Li • Anne Nguyen • Boris Charmatz • Mathilde Monnier • Alan Pauls
• Tatiana Julien • Pedro Garcia-Velasquez • Angelin Preljocaj • Roser Montlló
Guberna • Brigitte Seth • Lia Rodrigues • Compagnie DCA/Philippe Decouflé
• Yuval Pick • José Montalvo • Christian Rizzo • Annabelle Bonnéry • Héla
Fattoumi • Éric Lamoureux • Marc Lainé • Alonzo King LINES Ballet • Élise Vigier
• Marcial Di Fonzo Bo • Fabrizio Favale • Jann Gallois • Sydney Dance Company
• Dancenorth • The New Zealand Dance Company • Liquid Loft • Paul-André
Fortier • Merce Cunningham/CNDC d'Angers • Hervé Robbe • Les Ballets de
Monte-Carlo • Ivo van Hove • 3^e Biennale d'art flamenco • Festival nordique

[www.theatre-chailot.fr/01 53 65 30 00](http://www.theatre-chailot.fr/0153653000)

ÉDITO

FAIS-MOI DU COUSCOUS CHÉRI

De cette injonction fondamentale naît toutes les espérances : celle du fumet voluptueux de la viande grillée (ou du mulot, selon) et de la graine beurrée à dose subtile, mais surtout d'un doux ensommeillement, le corps apaisé par une juste pitance. Pendant que le lecteur-festivalier ventricole, contenté et repu de scènes protéinées, digère sa joie ineffable à l'ombre d'une terrasse des Corps Saints, l'équipe d'I/O est prise de soubresauts : on dépêche un rédacteur au BO Théâtre enquêter sur la présence de lardons dans la semoule ; on s'interroge sur l'origine des nems du lycée Aubanel ; on croise deux rédactrices en burqa pendant qu'une autre joue des castagnettes dans une salle de classe de la rue des Ecoles ; dans un recoin du bar du IN, une violente polémique sur le *manspreading* déchire la rédaction en factions belliqueuses ; les stagiaires sont enduits d'huile brûlante et écroués devant le Palais des Papes ; un festivalier, déposé par la navette de Vedène à 50 mètres de l'entrée du théâtre et contraint de finir à pied le regrette amèrement : « Ce festival part à vau-l'eau ». La réalité se désagrège sous la chaleur. Sous les décombres, que reste-t-il, à part des bouts de merguez métaphoriques pas vraiment de première fraîcheur ? Le souffle de Tiago Rodrigues ou les émanations cosmiques de Lemi Ponifasio ? Les avis divergent. Bob Azzam fait partie du clan des cyniques : « J'replace les pois chiches / Par des haricots / Et comme je m'en fiche / Je jette la semoule aux moineaux », variation postmoderne et transculturelle des perles jetées aux pourceaux de l'évangile de Saint Matthieu. Le festival n'a pas le public qu'il mérite. Et inversement. Mais certains arborent un optimisme plus lumineux. Frédéric Ferrer, par exemple, assure que le jardin de la Vierge est le pôle énergétique qui permettra de sauver le monde. En attendant ce jour de gloire, on reprendra bien un deuxième Pac à l'eau.

La rédaction
Prochain numéro le 14 juillet

SOMMAIRE

FOCUS PAGES 4-7

Tiago Rodrigues - Sopro
Caroline Guiela Nguyen - Saigon
Lemi Ponifasio - Standing in Time
Farid Omri - Couscous aux lardons

REGARDS PAGES 8-9

Taiwan in Avignon
Yan Duyvendak & Omar Ghayatt - Still in Paradise
Pierre-Yves Chapalain - Où sont les ogres ?
Thibault Amorfini - Tu seras un homme papa

BRÈVES PAGE 10

LES RENCONTRES D'ARLES PAGE 12

Carlos Ayesta et Guillaume Bression
Masahisa Fukase

LA QUESTION PAGE 14

Yasmine Hugonnet

REPORTAGES PAGE 15

Viola à Bilbao
Ambivalence(s)

IN SOPRO

THÉÂTRE / MISE EN SCÈNE TIAGO RODRIGUES / CLOÎTRE DES CARMES, JUSQU'AU 16 JUILLET À 22H SAUF LE MERCREDI

« En un même mouvement, les comédiens donnent leur timbre au murmure des fantômes que la souffeuse exhale. »

THAUMATURGIE THÉÂTRALE

— par Jean-Christophe Brianchon —

Sur le plateau vide d'un théâtre des Carmes mort noyé sous les décombres d'une réalité destructrice, Tiago Rodrigues propose à son public de prendre le temps pour mieux le voir : de « refuser le chahut du monde » pour, peut-être, « rester en vie ».

Mais comment cela est-il seulement possible de croire à ce point en la capacité d'un art de soigner les maux du monde ? Comment croire avec autant de force qu'avec quelques vers déclamés sur une scène il sera possible de contrer toute la marche de ce temps qui écrase les âmes et tue les hommes ? C'est impensable et c'est pourtant bien ce que Tiago Rodrigues nous dit à longueur d'histoires, alors qu'il ne cesse par son œuvre de démontrer qu'à défaut « d'aimer les choses tant qu'elles existent », il reste possible de contrer l'oubli par l'émergence d'un souvenir constructif qui jamais ne se confond avec la nostalgie. C'est donc ici ce qu'il fait une fois de plus, quand sur scène s'avance la trouble silhouette de cette femme-souffeuse et que devant nous se tisse l'histoire de sa vie. De cette vie

passée dans le noir à veiller à ce que jamais le fil du rêve ne se brise. Car c'est bien cela que Cristina Vidal incarne : la posture d'une souffeuse devenue Charon des eaux du Styx en charge de ramener les acteurs titubants des rives du réel dégradant à celles ensoleillées de la fiction qui nous lie.

“

« Vous vous souviendrez de tout. »

Ce faisant, c'est alors toute une idée du théâtre qui s'affiche sur la scène : celle qui veut faire de lui cet art impalpable et pourtant indispensable qui nous maintient hors du chahut du monde pour nous laisser rêver en la possibilité d'autre chose. Vision assez classique, somme toute, mais que Tiago Rodrigues parvient à incarner mieux que jamais dans Sopro tant il assume sa position de thaumaturge mystique à mesure que le bruit du vent s'empare des murs effrités de ce cloître du XIIIe siècle. Par ses mots, il affirme effectivement non seulement sa croyance en la possibilité du théâtre de soigner les âmes,

mais aussi sa capacité à se faire le passeur de cette idée, car s'il est bien une chose qui apparaît certaine, c'est que le dramaturge portugais n'est pas atteint de ce que Barthes nommait étrangement « trouble du langage » pour parler de l'impossibilité qui nous étrangle parfois lorsque nous tentons d'exprimer une émotion. Ici, tout est émotion et nous ramène à l'essentiel : la vision d'un théâtre qui résonne comme « l'appel au dehors » dont parlait Blanchot. « Un dehors qui ne soit ni un autre monde, ni un arrière monde », mais le monde dans lequel nous voulons vivre, tout simplement. Et alors, quel est ce monde ? Un endroit sans la maladie du temps, nous raconte cette pièce. « J'organise une sculpture comme on soigne un malade », disait Louise Bourgeois. A sa façon, Tiago Rodrigues s'inscrit dans ses pas, quand au fil de ses pièces s'affiche peu à peu la volonté qu'il a de guérir le monde de cette plaie suintante de l'histoire qui lui barre le visage, et alors qu'il fait œuvre de prophétie quand Cristina Vidal regarde le public et lui dit : « Vous vous souviendrez de tout. »

FOCUS —

IN SAIGON

THÉÂTRE / MISE EN SCÈNE CAROLINE GUIELA NGUYEN / GYMNASSE DU LYCÉE AUBANEL, JUSQU'AU 14 JUILLET À 17H
(Vu à la Comédie de Valence en juin 2017)

« SAIGON est une terre blessée, il y a toujours quelqu'un qui manque, quelqu'un à pleurer, et c'est ce trajet des larmes qui guide. »

SAIGON MON AMOUR

— par Augustin Guillot —

Saigon, 1956. Paris, 1996. Deux dates, deux villes, et pourtant l'unique décor d'un restaurant vietnamien, comme pour établir un lien précaire entre deux générations. La permanence du lieu pour conjurer le passage du temps. C'est donc sous le signe de la difficile survie du passé que se place la dernière création de Caroline Guiela Nguyen.

Difficile parce que les amarres qui nous y rattachent ne sont jamais loin de se briser. Spectre de l'oubli. Difficile aussi parce que le passé est indissociable de la douleur d'un souvenir qui nous refuse au présent. Spectre de la mémoire. L'intimité de ces vies d'exilés vietnamiens deviennent ainsi la surface de réverbération des tourments de l'histoire coloniale. Et si avec un tel sujet le spectre du geste démonstratif risque sans cesse de surgir, Caroline Guiela Nguyen y échappe en refusant d'inscrire la voix de ses personnages dans l'horizon discursif d'un débat politique. La parole ici se fait plus simplement mais aussi peut-être plus justement expression de la souffrance historique. C'est ainsi

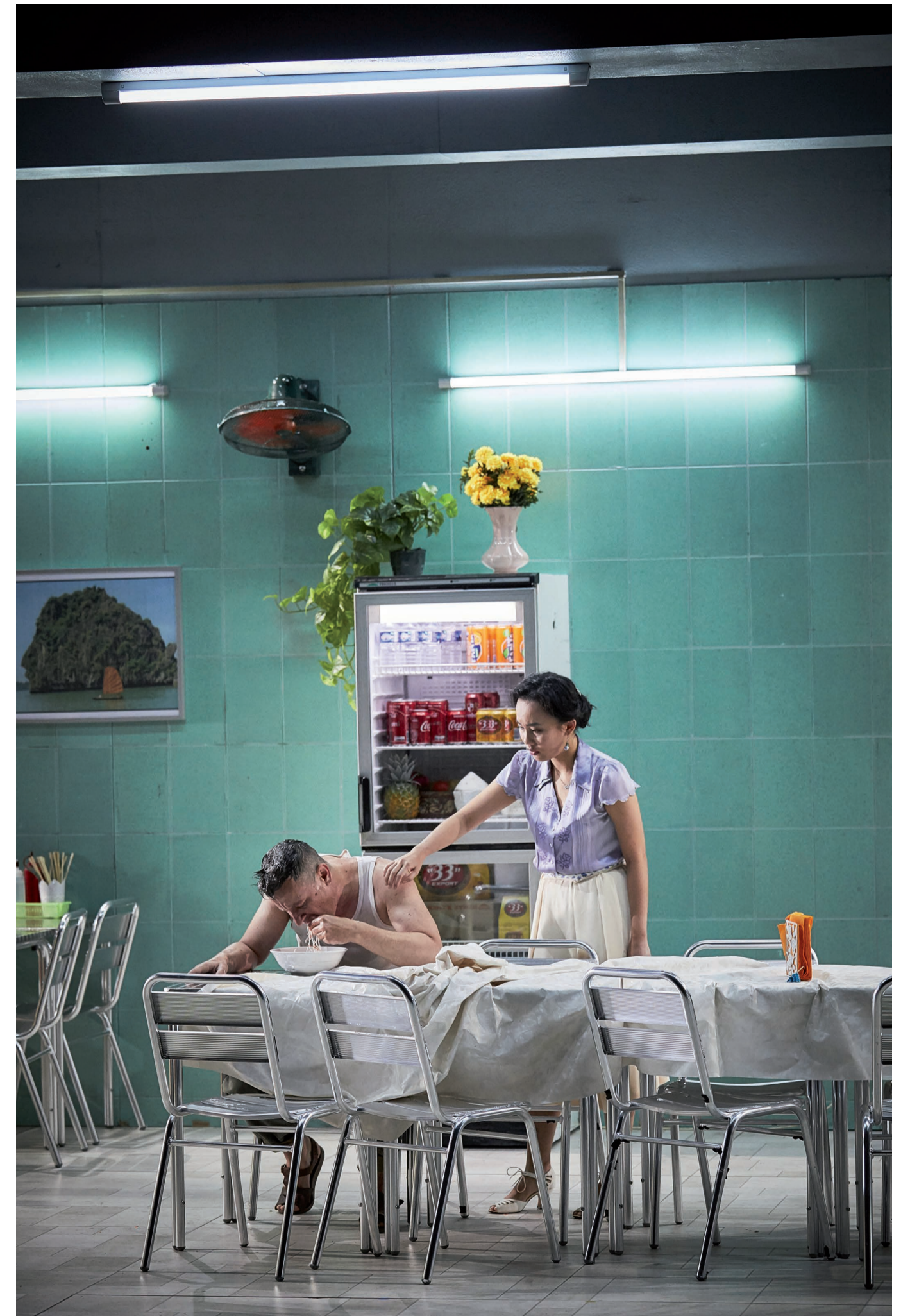
avec une grande maîtrise de l'art du récit que la mise en scène parvient à donner une forme à cette souffrance. Et si le titre de la pièce ne laisse pas d'évoquer le *Hiroshima* de Resnais et de Duras, c'est bien plutôt dans le sillage du travail de Joël Pommerat que s'inscrit le geste de l'artiste. Bien des éléments formels rappellent en effet cette filiation : l'élégance scénographique ou l'usage de la voix off par exemple, mais surtout peut-être cette manière de couler le conte et l'onirisme dans la forme même du réel.

“

Une relation spectrale, une revenance du passé

Ambiguïté que l'on retrouve dans ce décor phosphorescent éclairé de néons aux couleurs changeantes : à la fois réaliste par sa fidélité au kitsch décoratif d'un restaurant vietnamien, et onirique par ces babioles baroques et lumineuses qui percent la nuit sans jamais l'effacer. Et si *Saigon* a bien peu à voir avec *Hiroshima mon amour*, le spectre du film resurgit pourtant. La mémoire, l'oubli, et pour éclairer la nuit, la lumière des néons, comme en ces

longs travellings urbains qui suivent l'errance nocturne d'Emmanuelle Riva. Et à l'image du pathos de Duras, indissociable d'une certaine sécheresse compensatrice, les larmes de *Saigon* coulent au milieu de la lenteur moite et nonchalante de la trivialité quotidienne. Ainsi retrouvons chez l'une et l'autre un double mouvement contradictoire : la retenue et le lyrisme, l'exigence de la forme élégante et le déraillement pathétique de la voix. Présence fantomatique de l'une en l'autre donc. A ce propos ne dit-on pas des fantômes qu'ils viennent hanter les vivants sans leur consentement ? C'est pourquoi d'*Hiroshima* à *Saigon*, c'est moins un rapport d'influence qui prévaut qu'une relation spectrale, une revenance du passé. « Au Vietnam, les histoires se construisent avec beaucoup de larmes » profère quelque part dans le noir la voix-off de la pièce. Et c'est alors une autre voix-off qui se télescope dans notre mémoire, celle d'Emmanuelle Riva prononçant ces mots : « Nous n'aurons plus rien d'autre à faire, plus rien que pleurer le jour défunt. »



« Saigon » © Christophe Raynaud de Lage

RES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.

NOUS NE TENTERONS PAS NON PLUS D'ALLER

IN
STANDING IN TIME

INDISCIPLINE / MISE EN SCÈNE LEMI PONIFASIO / COUR DU LYCÉE SAINT-JOSEPH, JUSQU'AU 10 JUILLET A 22H

« La sensation prévaut sur le sens, et c'est par elle que l'homme pourra comprendre ce qui l'entoure et ce qui le constitue intrinsèquement. »

DES MYTHOLOGIES INCONSCIENTES

— par Marie Sorbier —

Un amas de pierres blanches dans un trou noir. Pas de celles qui bordent les chemins mais plutôt échappées d'un mur fatigué, dernier vestige d'une construction humaine, jamais assez humble face au cosmos.

Ces pierres que l'on porte, que l'on transporte, que l'on agrège ou que l'on aligne sont comme un miroir à la facétie d'Hercule ; car ici, c'est avec empathie que l'on vient soulager Atlas du poids du monde. Dans les créations du néo-zélandais Lemi Ponifasio c'est à la grandeur des forces telluriques et à la tentative, désespérément belle, de l'homme de s'y confronter que le public est invité. C'est une invitation âpre car rien n'est fait pour faciliter l'accès ; l'effort est le point de départ, l'ennui, une initiation. En cherchant des voies pour connecter le sol et le ciel, il pose, sans artifice, le théâtre comme possible révélateur des énergies cosmiques. Uniquement des femmes, vêtues de noir, font face à la nature et à la transcendence ; des guerrières, des gardiennes du temple, yeux exorbités et mains épileptiques. Cette hiérophanie comme la nomme Eliade, cette sacralisa-

tion de la scène dépouillée, se fait d'abord par la voix, partagée, mêlée ou solitaire, mais toujours avec l'enjeu prégnant d'une joute souterraine à venir. Bientôt viendront les danses solennelles accompagnées par les bruits des souffles et des corps appelés sans cesse vers l'en-haut, en tension, cherchant l'élévation sans pourtant vouloir toiser la gravité.

“

Offrir aux hommes la possibilité d'un renouveau

L'espace et le temps, distendus, sans frontière, deviennent l'écrin de rituels sans âge, austères (le mot est revendiqué par le chorégraphe) venus de communautés présentes en Nouvelle-Zélande et au Chili. Le passage au plateau révèle une vérité éculée mais merveilleuse à ressentir ; alors qu'éloigné culturellement nous devrions nous croire sans repère, voilà que la mystique chrétienne se trouve étrangement corrélée à ces allégories du Pacifique. Ainsi le corps sacrificiel d'Eve, trônant du haut de sa pureté perdue, nue après la faute, s'expose sur l'autel et se souille d'un sang

venu *ex nihilo*. Dans ce chœur, la lumière aveugle et brouille le regard. Elle floute les silhouettes qui se meuvent alors comme des fantômes, servantes résignées de cette pythie bientôt rappelée par le Père. L'autel se recouvre de terre noire, du ton sur ton pour appuyer le deuil et se souvenir de la matrice originelle ; poussière, tu redeviendras poussière, que ce soit bien clair pour chacun. Ces cendres, les vestales s'en recouvrent bientôt le visage comme des millions de chrétiens pendant le carême, en signe d'humilité et de conscience de leur propre fin. Le besoin de culte est inhérent à la nature humaine et c'est pourtant culturellement que cette femme offerte devient un objet de culte, réceptacle des prières et attentions des mortels. Femme ubiquitaire, réifiée et déifiée avec qui l'humanité se lie et finit par danser. Recouverte d'un linceul (pour créer les futurs suaires à vénérer ?) celle qui n'est déjà plus écarte les jambes pour offrir aux hommes la possibilité d'un renouveau ; un messie sans doute. L'origine du monde.

FOCUS —

OFF
COUSCOURS AUX LARDONS

THÉÂTRE / MISE EN SCÈNE FARID OMRI / THÉÂTRE BO, JUSQU'AU 30 JUILLET A 17H15

« Un mariage, deux cultures, deux belles-mères... Ce spectacle c'est leur histoire : Rachid aime Marie-Sophie, Marie-Sophie aime Rachid ! »

PORN FOOD

— par Pierre Fort —

Cela fait douze ans que le succès ne s'est pas démenti : la pièce de Farid Omri, décédé cette année, cartonne dans toute la France. « Fous rires garantis » nous assure l'affiche.

On ne veut pas faire la fine bouche ni commettre une boulette mais, sans être indigeste, le couscous n'est pas royal ! Ils sont heureux et auront bientôt un lardon. Anne-Sophie et Rachid sont ce qu'on appelle un couple mixte. Le prêtre qui les marie, entre deux youyous et deux coupes de « champagne halal », célèbre en eux « le signe fort de la tolérance à l'égard de ceux qui sèment la peur et la haine entre les gens ». Le politiquement correct n'est pas loin et pourtant le spectacle ne s'y conforme pas totalement... Comme dans les dernières pièces de Feydeau, tout dysfonctionne dans ce couple. On se demande bien d'ailleurs ce qui les réunit tous les deux, tant les engueulades se succèdent. Le sexe ? Pas vraiment. La pièce est étrangement désexualisée et régressive. Dans cet « appartement laïque » comme ils tiennent à le définir, la cohabitation passe par

un transfert sur les marques et les animaux - en peluche surtout. Ces grands enfants téléphonent d'ailleurs volontiers à leur maman, ce qui donne lieu à des variations à la Muriel Robin sur le choc des cultures. Le sujet principal des discussions reste tout de même la bouffe : « Je t'aime comme un gros pot de Nutella » déclare l'homme à sa femme tandis que celle-ci susurre, en lui pétrissant le torse, « mon Charal à moi, c'est mon Rachid ».

“

L'auteur sait filer la métaphore charcutière

Cela parle évidemment beaucoup d'alcool et de porc - dernière résistance de Rachid à son occidentalisation : « J'ai souvent vu mon père bourré, mais je ne l'ai jamais vu revenir avec un cochon sous le bras ». L'auteur sait filer la métaphore charcutière, ose suggérer qu'un voile puisse dissimuler « un boudin », transforme un tapis de prière en vulgaire paillason. Mais dans son couscous, forçant davantage sur le saindoux que sur la harissa, il ne va jamais non plus très loin dans la subversion. A vrai dire, pour

reprandre une de ses trouvailles, on ne sait jamais trop si la pièce est « catho/mane » ou « musul/lique ». Ce n'est ni une dénonciation franche de la société de consommation, ni une condamnation affirmée du repli identitaire, ni même un éloge de la mixité tant on comprend que ce couple ne marchera jamais. Dans un dispositif façon *Maguy* - canapé, téléphone, table de cuisine -, la pièce, écrite bien avant les attentats, doit sans doute son succès à sa nostalgie fondamentalement rassurante, faite de tubes consensuels et de culture télé des années 70-80 : Claude François, Maître Capello et autres derniers vestiges de la France universelle. Au fond, « Couscous aux lardons » a bien digéré les bonnes vieilles recettes d'un certain théâtre commercial. Les dialogues accumulent avec virtuosité les bons mots et, entrelardées de transitions au noir, les scènes s'enchaînent comme autant de tranches de vie. Il faut dire que les deux acteurs, Fouad et Vanessa Fery, tout en assurant l'un comme l'autre un deuxième spectacle dans la même journée, font tourner impeccablement la machine et pataugent dans la semoule avec beaucoup de brio.

Année France / Israël 2018

"C'est ici que nous vivons"

Groupe Clara Scotch - Philippe Jamet

GRÉGOIRE STRECKER

TANIA BRUGUERA

THÉÂTRE DU RADEAU

MILO RAU

THÉO MERCIER

CLÉDAT & PETITPIERRE

JONATHAN CAPDEVIELLE

JACQUES OSINSKI

VINCENT MACAIGNE

GISÈLE VIENNE

LOND MALMBORG

MARKUS ÖHRN

SUSANNE KENNEDY

PHILIPPE QUESNE

MARTIN LE CHEVALLIER

RENAUD HERBIN

PIETER DE BUYSSER

BERTRAND DEZOTEUX

BEGÜM ERCIYAS

DANIELA LABBÉ CABRERA

& ANNE-ÉLODIE SORLIN

ALICE LALOY

LES FRÈRES CHAPUISAT

GWENAËL MORIN

BRUNO LATOUR

& FRÉDÉRIQUE AÏT-TOUATI

SANJA MITROVIĆ

KOM.POST

PASCALE MURTIN

SARAH VANHEE

LÉA DROUET

MASSIMO FURLAN

THÉO MERCIER

& STEVEN MICHEL

SAISON
17-18

NANTERRE

AMANDIERS

CENTRE
DRAMATIQUE
NATIONAL10 €
POUR TOUS
AVEC
LA CARTE !nanterre-amandiers.com
+33 (0)1 46 14 70 00

[AU PUBLIC] AVEC DES ŒUVRES ABSCONSES.

OFF STILL IN PARADISE

THÉÂTRE / MISE EN SCÈNE YAN DUUVENDAK ET OMAR GHAYATT / LA MANUFACTURE, JUSQU'AU 25 JUILLET A 22H30
« Dans un monde tout en tension, est-il encore possible d'aller à la rencontre de l'Autre ? »

L'AUTRE

— par Léa Lartigue —

Lorsque l'on sort de "Still in paradise" de Yan Duyvendak et Omar Ghayatt, on n'est plus tout à fait la même personne. Peut-être serez-vous en colère. Peut-être serez-vous soulagé. Peut-être serez-vous désorienté, c'est du moins ce que l'on vous souhaite. Vous partirez, dans tous les cas, avec une petite trace de quelque chose. Le sentiment d'avoir vécu. Le public, anarchiquement installé sur l'espace scénique, assiste aux performances nées du désir de deux artistes de se rencontrer véritablement. Yan Duyvendak est un artiste hollandais, Omar Ghayatt un artiste égyptien dont un interprète, person-nage en soi, traduit les paroles au public.

Depuis 2008, les deux hommes tentent mutuellement de s'expliquer l'Autre, de se comparer, de se comprendre, de comprendre pourquoi ils ne peuvent pas se comprendre. Yan Duyvendak s'est imposé comme une figure majeure de la performance suisse et internationale et développe aussi des créations théâtrales, de danse et d'arts plastiques. Omar Ghayatt est acteur et metteur en scène. Leur création "Made in Paradise" se poursuit, s'enrichit des bouleversements du monde et de l'impact de ceux-ci sur la relation des deux artistes, des Printemps arabes à la crise migratoire. Le spectacle est donc rebaptisé : "Still in Paradise". Leurs recherches

sont parties de l'échange mutuel de leurs propres expériences des attentats du 11 Septembre. La confrontation directe de l'Orient avec l'Occident. Ils développent depuis de courtes formes performatives dont cinq seulement sont jouées à l'occasion du spectacle, suivant le vote "à la Suisse" à main levée du public. De "Djihad beauté" à "Cartographie cérébrale", chaque performance a sa manière particulière de poser la question du rapport à l'inconnu et de questionner les violences et fascinations que cela implique. De formes contées à formes participatives, on assiste à cinq différents spectacles aux ressorts divers. Le décor, dont le public fait partie

intégrante, évolue au fur et à mesure de l'amoncellement des fragments. La disposition du public s'adapte naturellement à la proposition. Ce n'est pas l'histoire de la rencontre de deux personnes mais plutôt l'histoire des efforts et de la volonté qu'ils mettent à tenter de se rencontrer. On fait face à une sincérité frappante, une restitution sans filtre des enjeux que leur expérience soulève. On nous montre ce qui est dur à voir, et nous dit ce qui est dur à entendre. On plonge notre regard à travers celui de l'Autre, dans lequel on voit notre image en reflet. Une expérience violente et nécessaire.

Sélection suisse en Avignon

REGARDS

OFF TAIWAN IN AVIGNON

CONDITION DES SOIES

« Depuis plus de dix ans maintenant la scène artistique taïwanaise est au rendez-vous, chaque année, dans le OFF d'Avignon. »

MADE IN TAIWAN

— par Marie Sorbier —

On sait où les trouver. Depuis 2007, le ministère de la Culture de Taïwan organise la venue de plusieurs compagnies pour donner une visibilité internationale à la vitalité des scènes taïwanaises. Et c'est dans la salle mythique de la Condition des soies que l'on aime découvrir ces étranges propositions venus de si loin qui amènent le regard des festivaliers dans des contrées mentales et esthétiques non explorées aux frontières artistiques non définies. « C'est aussi du cirque, de la danse, du théâtre sans mot ; mais c'est surtout un enchaînement de ready-made. » Baboo Liao, le metteur en scène de « How long is now ? » présente une forme totalement absurde, peuplée

d'objets de supermarché et de sept corps athlétiques qui cherchent à les apprivoiser. On tente alors de presser une orange à la force du dos ou de se construire un édifice de boîte de sardines ou encore de jouer à cache-cache avec des seaux à serpillière pendant que l'un d'entre eux dort sur un coussin de pain de mie. Il ne faudrait pas s'y tromper ; pas de galéjades au programme mais une solennité constante dans cette suite d'expérimentations anti-performatives. Le spectaculaire n'est pas dans l'adresse admirable de cette troupe circassienne mais dans son approche délicate et distancée de notre rapport aux objets qui peuplent le quotidien comme un coup de balai aux conventions des

genres. Comment expliquer alors la décision discutable de la nouvelle directrice du lieu de censurer le visuel de leur affiche ? Mystère ; mais vous ne verrez donc pas ces jambes nues hérissées de ventouses qui sièent pourtant parfaitement à la fraîcheur amère de leur univers. Changement radical de forme avec « As Four Step » happening chorégraphique pour quatre danseurs qui revisite avec une force mystique et une esthétique épurée les danses traditionnelles de l'ethnie Païwan. Dramaturgiquement pensé pour accompagner le public vers un état de méditation festive, c'est avec la puissance tribale des corps, l'émotion des voix et l'acuité requise par la pénombre que cette « danse des

4 pas » fascine. Un îlot de grâce. Ces Taïwanais offrent ainsi aux festivaliers un joli cadeau ; comme dans « Le Jardin de M. Ruraru », spectacle de marionnettes où l'on accompagne les enfants avec délectation, la foi dans la poésie et la magie du plateau transforment sous nos yeux les bouts de bois en crocodile. Le made in Taiwan se révèle d'une qualité surprenante.

*Le Jardin de M. Ruraru, 12h
How long is now? 16h
As four Step, 17h40*

OFF

TU SERAS UN HOMME PAPA

THÉÂTRE / MISE EN SCÈNE THIBAUT AMORFINI
NINON THÉÂTRE, JUSQU'AU 30 JUILLET À 15H15

« Gaël Leiblang nous plonge dans le journal de bord d'un père qui se bat pour trouver le chemin de la résilience. »

PERFORMANCE PATERNELLE

— par Julien Avril —

Un père offre un goûter à ses deux filles dans une boulangerie. A partir d'une remarque anodine de la boulangère sur le nombre d'enfants qui l'accompagnent, l'abîme s'ouvre et l'homme entame le récit de la très courte vie de son fils, mort quelques semaines après sa naissance. Sous nos yeux, il redonne corps à cette existence aussi brève que précieuse, de la première échographie où les « complications » se révèlent jusqu'aux derniers instants du nourrisson. Mais c'est avant tout le récit d'une paternité dont il est question. On est père autant de fois qu'on a d'enfants dit-on, et cette paternité-là est évidemment bien singulière. C'est un garçon qui s'annonce et le cortège d'ambitions qui se forme dans le cerveau paternel chante les louanges d'un futur champion. Or ce parcours de père va justement s'articuler autour de l'abandon des grandes espérances, des grandes projections de réussite qu'une vie en devenir constitue pour aller vers son noyau le plus élémentaire, la simple présence au monde pendant un temps très court et l'acceptation de cette vie là comme telle, dans sa fragilité et dans la beauté de sa fugacité. Ce qui fait bien évidemment la singularité de ce spectacle, c'est qu'il est autobiographique. Le théâtre n'est pas le métier de l'auteur interprète. Gaël Leiblang réalise des documentaires, avec un goût prononcé pour l'immersion. C'est donc autre chose qui le motive à prendre la parole. Il y a une nécessité, une urgence différente à représenter. Le traitement poétique de son histoire personnelle ne remplit pas les mêmes fonctions que pour un auteur qui articule un discours artistique de drame en drame pour constituer l'œuvre d'une vie. Leiblang, ici, fait « œuvre » d'une vie minuscule et précieuse, celle de son fils Roman. Le

théâtre agit comme moyen de témoigner, de partager, de transformer l'expérience intime en une expérience collective, et jouer devient une façon d'entrer en résilience. Ce jeu n'a d'ailleurs rien à envier aux comédiens professionnels. En cela il faut souligner le remarquable travail de direction d'acteur du metteur en scène Thibault Amorfini qui a su guider Leiblang dans sa façon de donner chair à sa propre histoire. Il propose pour chaque épisode du récit, une petite solution scénique extrêmement claire, lisible, sans artifices et avec la juste distance qui permet l'empathie et non l'exhibition du malheur. Cette distance trouve son appui très souvent dans une analogie avec le monde du sport (le père de Leiblang était journaliste sportif) et son rapport au dépassement de soi. Chaque épreuve que vit la famille se joue comme une performance sportive : marathon des examens, boxe des syndromes, escalade des traitements... L'acteur accompagne le récit d'un véritable effort physique qui chasse toute tentation de dé- ploration et raccorde chaque scène à une formidable chaîne de pulsion de vie. Ces prouesses athlétiques (comme cette tirade dite au cours d'une longue série de sauts à la corde) sont une très belle façon de représenter l'exploit que réalise l'enfant : être au monde durant ces quelques jours. Tout comme le sacrifice d'Isaac incite l'homme à dédier son fils à autre chose qu'à lui-même, Gaël Leiblang nous invite à un magnifique rituel de réparation et de transmission qui ne laisse personne indifférent et allume dans nos cœurs une flamme olympique d'espérance. Le titre, parodiant Kipling, résonne très justement : nous n'avons rien à accomplir à travers nos enfants, ce sont eux qui nous bâtissent.

IN OÙ SONT LES OGRES ?

THÉÂTRE / MISE EN SCÈNE PIERRE-YVES CHAPALAIN
CHAPELLE DES PÉNITENTS BLANCS, LES 8, 9 ET 11 JUILLET A 11H ET 15H

« Pierre-Yves Chapalain mêle rêve, magie et virtualité pour explorer les instincts naissants des jeunes filles. »

CES CHOSES GRANDES ET LAIDES QUI DORMENT DANS NOS VENTRES

— par Léa Lartigue —

EN CHAIR ET EN OGRES

— par Pierre Fort —

Enfin. Enfin, un jeune public qui rend aux enfants leur courage, leurs pulsions violentes, leurs haines et leurs amours incondi- tionnelles, leur intelligence des enjeux de la vie d'adulte, leur conscience des droits et devoirs de l'enfance. Aux enfants et adultes qui sentent dans leurs bas-ventres quelque chose de gigantesque et d'incontrôlable, à ceux qui s'enferment quel que soit le type d'enfer- ment qu'il a pu trouver, à ce qui se sentent disparaître de ne pas pouvoir dire la flamme qui les brûle, à ceux qui haïssent les autres de ne pas voir qu'ils s'étendent bien au-delà du visible, à ceux qui se demandent si finalement ils n'auraient pas envie de croquer de quant à la corporalité de l'adolescence, de ces corps qui ne savent pas encore ce qu'ils sont et commencent pourtant à sentir poindre quelque chose de leur force, de leur désir, de leurs douleurs. Il en est de même pour le texte de Pierre-Yves Chapalain qui rend tendre- ment compte de la poésie brute des luttes prépubères.

Profondément original, le conte de Pierre-Yves Chapalain baigne dans « les eaux dormantes » du rêve. C'est un matériau sensible à l'op- posé des dispositifs clé en main que la scène contemporaine nous sert trop souvent. On imagine qu'un monde féérique va s'ouvrir à nous, et pourtant la pièce commence par une longue séquence résolument naturaliste. Comme dans un film de David Lynch, on bascule sans transition dans une autre dimension. De la cuisine d'une ménagère aux couleurs d'un cirque un peu glauque et lépreux, de l'inté- rieur d'un frigo high tech où pendent des quartiers de viande à une forêt obscure dessinée par les pinceaux de lumière d'Eric Soyer, l'agencement improbable et inattendu des scènes nous plonge dans un univers inquié- tant. Les personnages sont étranges et drolatiques : une ado à lunettes dont « le ventre fait un bruit de lavabo », un clown congelé en train de décongeler, un ogre traînant ses sacs lourds de bidoche sanguinolente... Le spectacle, très écrit, renvoyant aux mythes an- cestraux et à nos peurs profondes, ne s'offre pas facilement. Il s'impose pourtant avec la force évidente des incohérences du rêve.

IL NOUS FAUDRA CEPENDANT DÉFENDRE DES

ŒUVRES DIFFICILES. LA MISSION DU THÉÂTRE

EN BREF

ARLES

LES TRAVERSÉES

Quels espoirs insensés, quelle liberté rêvée mais aussi quelles tragédies humaines recèlent les reflets mordorés de la mer Méditerranée ? Aglaé Bory, dans cette très belle exposition, présente deux séries photographiques qui se répondent : « Les Mers intérieures », réalisée entre 2011 et 2012 sur les bords de la mer Noire et de la mer Marmara et « Les Invisibles », réalisée en 2016 à Calais. Dans la première, Aglaé Bory met en scène des personnages tournés vers l'horizon, à l'heure où le jour fait place à la nuit, plongés dans une méditation intime, face à la mer. Les « Invisibles » nous place face à face avec des migrants qui ont traversé la Méditerranée, au péril de leur vie. D'une rive à l'autre, ces portraits contemplatifs parlent d'exil et de frontières, de solitude apaisée et de fraternité. **I.B.**

EXPOSITION

— 12 RUE DE LA ROTONDE, ARLES,
JUSQU'AU 3 SEPTEMBRE DE 10H À 19H —

IN

LE SUJET DES SUJETS

Qui de mieux que Frédéric Ferrer, déjà connu, notamment, pour son cycle de conférences absurdes au théâtre du Rond-Point, à qui confier la présentation des 20 ans des Sujets à Vif ? Sa performance de 45 minutes chronométrée rappelle par bien des aspects les "Conférences de choses" de François Gremaud et Pierre Mifsud : même sens de la digression, du mélange savamment dosé d'informations réelles et de conclusions fantaisistes. A grands coups de name dropping (Bernard, Hortense & Vincent ou Olivier) pour conforter avec ironie l'entre-soi, et de grands raccourcis sur le contexte des quelque 125 propositions des Sujets à Vif, Ferrer retrace l'histoire d'un lieu emblématique : le jardin de la Vierge du Lycée Saint-Joseph, qui héberge la manifestation du festival à la longévité la plus remarquable. C'est aussi court que savoureux, et c'est irrésistiblement drôle. **M.D.**

THÉÂTRE

— JARDIN DE LA VIERGE DU LYCÉE SAINT-JOSEPH,
JUSQU'AU 14 ET DU 19 AU 25 JUILLET À 20H —

OFF

POUR QUE TU M'AIMES ENCORE

Dans les années 1990, la grande Céline avait chamboulé le cœur de toutes les jeunes filles en fleurs avec son tube « Pour que tu m'aimes encore » écrit par J.J.G. Élise Noiraud nous donne à voir avec malice et nostalgie cette tranche d'adolescence, faite de sacs bananes, de « chorés » répétées dans les chambres et de booms à la sauce euro-dance. Mais si elle maîtrise l'héritage du sketch de cette époque (dialogue à une voix dont Muriel Robin fut la papesse en son temps) et déroule une palette de savoureux personnages, elle parvient aussi à révéler les difficultés à se construire en tant que femme pour toute une génération de filles dont les mères n'avaient d'autre choix que d'être mères. Très drôle et très émouvant. **J.A.**

THÉÂTRE

— ATELIERS D'AMPHOUX,
JUSQU'AU 30 JUILLET À 21H40 —

OFF

EST-CE QUE VOUS POUVEZ
LAISSER LA PORTE OUVERTE
EN SORTANT ?

Comment aimer l'autre quand il n'est pas à l'endroit où il devrait être ? Quand la maladie, le fléau alzheimerien, le déplace dans un espace-temps de plus en plus éloigné du réel ? Voilà la proposition portée par Sophie Rousseau et Antoine Lemaire, qui rappelle par sa douceur, sa tendresse, sa violence, le joli film de Zabou Breitman "Se souvenir des belles choses". Si le texte est inégal, il contient quelques morceaux anthologiques sur le couple ; l'ensemble est rythmé avec précision, et ne sombre jamais dans un pathos que le présumé scénaristique aurait pu laisser en roue libre. On se souviendra de la juste prestation de Murielle Colvez au bord de l'inoxorable abîme de l'oubli. **M.D.**

THÉÂTRE

— LA MANUFACTURE,
JUSQU'AU 26 JUILLET À 14H55 —

PLUS DE OFF
AU VILLAGE

Quelles perspectives pour le jeune public ?

« L'association Scènes d'enfance - ASSITEJ France, en partenariat avec AF&C, donne rendez-vous à l'ensemble des acteurs culturels et artistiques intéressés par la question du jeune public. Au lendemain des élections présidentielles et législatives, ce temps nous permettra de partager les perspectives et projets que le secteur souhaite porter et défendre. Cette rencontre sera l'occasion de réinvestir le texte-manifeste présenté le 30 mars à Nantes, cosigné par 6 autres associations nationales, et aura pour objectif d'échanger autour des enjeux d'Assises nationales du jeune public à l'automne prochain. »

Agora, mardi 11 juillet de 18h30 à 21h

« Les metteuses en scène »

« Cette table ronde a pour but d'ouvrir le débat sur la place des femmes metteuses en scène dans l'univers théâtral, aujourd'hui. L'idée est de pouvoir mélanger, comparer, mettre en lien et en relief les différents profils et façons de concevoir le métier. »

Agora, mercredi 12 juillet à 15h

Marché des producteurs et des artisans

Village du OFF, mercredi 12 juillet de 17h à 19h

Journée émergence contemporaine à la Manufacture

« 14h : Rencontre/débat : production et diffusion de l'émergence contemporaine. »

16h : Le web comme nouvel outil de création émergente contemporaine : rencontre avec Sana Yazigi, l'artiste visuelle associée à la Manufacture et créatrice du site *Creative memory* et avec le collectif La Horde. »

La Manufacture, mercredi 12 juillet de 14h à 17h30

Faut-il venir jouer à Avignon ?

« Comment les responsables de compagnie-peuvent-ils y remplir leurs obligations d'employeur ? Les compagnies doivent-elles adhérer à Avignon Festival & Compagnies ? Les pouvoirs publics, le festival d'Avignon, les programmeurs sont-ils concernés par le fonctionnement du OFF ? Avignon est-il le meilleur endroit pour rencontrer les programmeurs ? Quelles sont les alternatives ? Le SYNAPI a travaillé sur ces thèmes lors de son Assemblée Générale de mai 2017. Ses responsables souhaitent vous présenter l'état de leurs réflexions et échanger avec vous. »

Agora, Jeudi 13 juillet, de 13h30 à 15h

Toutes les informations sur
www.avignonleoff.com

17
18

Le Collectif en tournée !

<p>Richard Brunel DINER EN VILLE <small>création</small> Christine Angot CERTAINES N'AVAIENT JAMAIS VU LA MER <small>création</small> Julie Otsuka</p>	<p>Éric Massé MUJER VERTICAL <small>première en France</small> Alejandra Borrero, Manuel Orjuela, Éric Massé, Florence Thomas</p>
<p>Caroline Guiela Nguyen SAIGON <small>Les Hommes Approximatifs,</small> MON GRAND AMOUR <small>Les Hommes Approximatifs</small></p>	<p>Norah Krief AL ATAL, CHANT POUR MA MÈRE <small>Ibrahim Nagi, Oum Kalsoum, Norah Krief, Éric Lacascade</small></p>
<p>Gaëlle Bourges PERFORMANCE AU MUSÉE <small>création</small></p>	<p>Julien Guyomard SYNDROME U <small>création</small> Julie Rossello-Rochet & Lucie Rêbéré</p>
<p>Jeanne Candel DEMI-VÉRONIQUE <small>création</small> Jeanne Candel, Caroline Darchen, Lionel Dray</p>	<p>ATOMIC MAN, CHANT D'AMOUR <small>création</small> CROSS OU LA FUREUR DE VIVRE</p>

La Comédie de Valence
Centre dramatique national Drôme-Ardèche
Place Charles-Huguenel 26000 Valence 04 75 78 41 70 www.comedievalence.com

LA COMÉDIE
DE VALENCE

CENTRE
DRAMATIQUE
NATIONAL
DRÔME-ARDÈCHE

Photographie © Simon Adams

INTÉGRAL DANS MA PEAU
ou Le monde selon Josh

Une pièce de Stéphanie Marchais
Mise en scène Frédéric Andrau

Avec Sylvia Amato, Sophie Tellier,
Geoffrey Dahm, Benoit Giros

Intégral dans ma peau ou Le monde selon Josh explore cette zone floue de tous les possibles qu'est l'adolescence. Cette période fondatrice, troublante, parfois crépusculaire qui trace une frontière entre les rêves absolus de l'enfance et l'âge adulte.

Josh est un adolescent, en quête identitaire, qui fait du plateau son terrain de jeu pour transgresser les interdits et nous raconter son histoire, violente, poétique, burlesque...

17^{H45}

7 au 30 juillet 2017
Relâches les 12, 19 & 26

Ninon Théâtre

5 rue Ninon Vallin, Avignon
réservations : 04 84 51 05 22
ninon-theatre.fr

EST PLUS HUMBLE, ENCORE QU'AUSI GÉNÉ-

ARLES

LES CHEMINS QUI NE MÈNENT NULLE PART

EXPOSITION / CARLOS AYESTA ET GUILLAUME BRESSION / ATELIER DE MÉCANIQUE, JUSQU'AU 24 SEPTEMBRE

« Carlos Ayesta et Guillaume Bression se sont précipités. Pour se rendre compte. Pour voir. Ils ont photographié non pour témoigner mais par nécessité. »

— par Johanna Pernot —

C'est une route barrée, au milieu de la forêt, par des fils translucides comme ceux d'une araignée : la première image de l'exposition « Retracing our steps » s'ouvre sur une limite, et une interdiction.

Impossible de revenir, de franchir la frontière entre zones salubre et contaminée, présent et passé, visible et invisible. Comment rendre compte alors de l'inconcevable catastrophe, comment présenter l'imprésentable ? Pour relever le défi, Carlos Ayesta et Guillaume Bression ont choisi de mêler réalité et fiction. Dans les villes fantômes dont l'éclairage nocturne rappelle certaines œuvres de Hopper ou Meyerowitz, le passé semble aussi irréel qu'inaccessible. Pour preuve, ces tirages de ciels naufragés, de voitures coulées : impossible de partir, impossible de revenir – une faille temporelle s'est figée dans le hors-champ. Difficile, devant la beauté onirique de ces quelques apparitions, de concevoir que la tragédie a eu lieu, et que ce lieu existe. Le réel a rattrapé la fiction : à l'échelle du tsunami, les vagues à la Hokusai qui, sur

cette photo, décorent l'enseigne d'un magasin, semblent bien ridicules aujourd'hui. Pourtant, pour retourner vers ce lieu impossible, un moyen existe. Dans l'exposition, les plastiques isolant la zone radioactive deviennent le fil d'Ariane qui permet d'y replonger – comme tous ces habitants, revenus un jour ou l'autre prélever quelques effets personnels dans leur ancien foyer.

“

La culture s'est pétrifiée

Ici, le fil de la vie s'est cassé. On le sent dans les témoignages émouvants qui accompagnent les portraits, dans des mises en scène décalées qui révèlent l'intimité et la routine interrompues. Dans des intérieurs déserts et désolés, un homme parle au téléphone, une coiffeuse coupe des cheveux, un fleuriste compose un bouquet irradié... Il y a de l'*unheimlich*, de l'inquiétant dans ces êtres soudain perdus dans leurs gestes familiers, étrangers à jamais à

leur quotidien. Du désarroi et de l'absurde... En reprenant arbitrairement le fil cassé, la mise en scène souligne son propre artifice et nous dit : le monde d'hier est inexorablement révolu, on ne peut plus l'habiter. De Fukushima ne reste, pour les victimes du trauma, qu'une brèche spatiale et psychique, à laquelle s'arraisonnent un récit, des souvenirs. Pourtant, pour le spectateur de ces images, ce n'est pas le néant qui prime, ni la compassion devant les témoignages des victimes. Mais plutôt la stupeur, l'étonnement devant ce *no man's land* où la culture s'est pétrifiée, et où les reliefs, les déchets de notre civilisation submergée par des vagues bleues et vertes apparaissent dans leur brutalité et leur laideur. Cinq ans seulement après l'accident nucléaire, la nature a repris ses droits. En toile de fond, l'exposition s'ouvre sur le seul horizon possible : le spectacle d'une voiture mangée par la végétation. Affleurement de l'être... C'est peut-être le plus déroutant : de voir, dans ce paysage à la Stalker, la présence de la nature, immense et irréductible.

LES RENCONTRES D'ARLES

ARLES

MASAHISA FUKASE, INCURABLE ÉGOÏSTE :
DES YEUX DANS MON DOS

EXPOSITION / MASAHISA FUKASE / PALAIS DE L'ARCHEVÊCHÉ, JUSQU'AU 24 SEPTEMBRE

« L'un des artistes japonais les plus innovants et les plus originaux de la période d'après-guerre. »

— par Johanna Pernot —

« Incurable égoïste », vraiment ? De fait, le Japonais Masahisa Fukase est connu pour ses autoportraits. Et si ni lui, ni sa femme ou sa famille ne pose, alors c'est son compagnon fidèle, le chat Sasuke, dans des mises en scène diaboliques ou pleines d'humour.

Pourtant, dès l'entrée dans l'expo, les portraits rougeoyants nous préviennent : entre exorcisme et acte thérapeutique, les tirages-visages piqués de punaises et d'aiguilles sont le signe d'un certain masochisme. S'il y a jouissance narcissique, alors elle est dans la douleur. En témoigne particulièrement l'une des dernières séries « Bukubuku » (l'équivalent japonais de notre « blub blub »), où Fukase, yeux ouverts, yeux fermés, avec ou sans lunettes, torse nu ou habillé, pratique le selfie dans sa baignoire. Le plaisir enfantin du jeu rejoint peut-être celui du supplice aquatique. Justement, Fukase raconte comment jadis sa mère, chargée de développer les images au studio familial, s'évanouissait à cause du monoxyde de carbone, et comment lui-même, ses mains plongées dans la grande cuve, avait les doigts

coupés par le froid : dès l'enfance, la révélation des images semble associée à la souffrance et la perte de conscience. Cette souffrance, elle s'incarne aussi dans la solitude des célèbres *Corbeaux*, qu'il a isolés dans le ciel au téléobjectif et photographiés compulsivement, des mois durant, après le départ de sa première femme. En 1982, Fukase écrit qu'il est lui-même devenu un corbeau... Certains de ses montages rappellent-ils les *tengu* du folklore japonais, ces corbeaux démoniaques, fantômes de personnes orgueilleuses et arrogantes ?

“

Il s'était shooté lui-même, en train de vivre et chuter

En tout cas, l'outrance vaniteuse des autoportraits dissimule un malaise, qui déteint sur nous. Fukase rit rouge et jaune. Les corbeaux gravitent noirs comme ses pensées autour des tempes. Y aurait-il un malade dans la chambre noire ? Dès lors, Fukase est moins égoïste qu'incurable. Dans le ciel, les oiseaux de mauvais augure décrivent une tragique trajectoire. La scénographie de l'exposition

invite d'ailleurs à une lecture téléologique : la série « Hibi » (« fissure ») semble préfigurer la fissure de la vie et les lésions cérébrales du photographe, tombé d'un escalier dans un coma de vingt ans, dont il ne sortira pas. « J'avais l'impression », confie-t-il avant l'accident, « d'avoir des yeux dans mon dos » – comme s'il avait pu lire son destin dans le marc, le bac photographique, et qu'il s'était shooté lui-même, en train de vivre et chuter. Ce que révèlent ses *Private scenes 92*, c'est cet entre-deux, ce sas entre la vie et la mort, l'eau et l'air, l'intérieur et l'extérieur, entre soi et les autres. Loin des selfies vaniteux, la mise en scène campe aussi Fukase en spectateur, en bordure de l'image : avec ses regards de désir ou de dégoût, il se fait juge et passeur, l'interface entre le réel et nous. Ce faisant, il souligne la subjectivité essentielle du photographe, qui, avant d'être acteur de la prise, est d'abord spectateur de la vie tout comme nous. Si on l'avait donc oublié, on peut compter sur « l'incurable égoïste » et fantasque Fukase pour nous rappeler que la vie est une maladie mortelle.

L'Équipe de nuit
et Comme en 14!
présententJean-Luc
Lagarce

JUSTE

LA FIN

DU MONDE

avec

Vanessa Cailhol
Philippe Calvario
Jil Caplan / Esther Ebbo
Jean-Charles Mouveau
Chantal Trichet

Théâtre du Petit Louvre / Chapelle des Templiers / Tous les jours à 19h 35

Du 7 au 30 juillet 2017 / Relâches les mardis 11, 18 et 25 juillet

3, rue Félix Gras / Rés : 04 32 76 02 79

Vente en ligne : www.theatre-petit-louvre.fr



LA QUESTION

QUAND EST-CE QU'ON ARRIVE ?
— par Yasmine Hugonnet —

« Quand est-ce qu'on arrive, maman ? L'impatience de toucher au but. Car nous l'avons formulé le but, le point d'arrivée est explicite. Il y a un autre endroit, une prochaine réalité dont on rêve déjà.

Au moment de la question, cela sous-entend le désir de s'approprier l'espace de la durée entre un maintenant et le moment d'arrivée, de le mesurer et peut-être même de l'anéantir !

On arrive bientôt ma chérie, c'est un peu moins long que tout à l'heure, ça se raccourcit et la prochaine fois que tu vas me demander ça sera encore plus proche...

Aller vers, c'est toujours un processus. La problématique me semble-t-il, c'est qu'il nous faut une ferme énergie d'intentionnalité, donc une forme d'exposition à soi-même de ce que nous désirons atteindre. Et à la fois, pour que la vie soit belle, mais surtout pour rebondir sur les merveilles qui peuvent surgir par surprise de notre propre intentionnalité ou du monde, il nous faut de la souplesse, accueillir les détours, les portes closes, et déjouer la vue univoque d'un but qui enferme notre regard et supprime les potentialités. Attendre est il devenu plus douloureux, plus effrayant qu'avant ?

Le verbe arriver est chargé en français d'un poids moral, poids de la réussite, s'établir, être stable... A l'origine il

s'agissait de toucher la rive, d'aborder. Cela emmène mes pensées vers tous ceux qui n'ont pu aborder à notre rive européenne et qui se sont noyés...

Le temps ne s'arrête jamais ou n'avance pas, c'est comme on veut ; mais le mouvement de nos pensées, de nos organes, de notre respiration lui ne s'arrête jamais. Toucher au but, s'illusionner d'un point stable pour quelques instants... Ce que je trouve très complexe et magnifique c'est d'atterrir dans le présent ! C'est-à-dire de déployer de l'énergie pour reconnaître les coordonnées dans soi et dans le monde d'un moment particulier, unique, et d'y goûter pour ce qu'il contient de spécifique. Je fais de plus en plus l'expérience que les potentialités de notre vécu sont orientées par la perspective mentale que nous avons construit de notre situation. Il y a une part d'action qui se joue déjà dans la préfiguration du temps et de son contenu, il y a ainsi un bel espace de créativité dans la manière de formuler notre intentionnalité. »

Née à Montreux (Suisse) en 1979, Yasmine Hugonnet est danseuse et chorégraphe. En tant qu'artiste, elle s'intéresse au rapport entre forme, image et sensation, à la germination de l'imaginaire, à la (dé)construction du langage chorégraphique, au processus d'incarnation et d'appropriation. Elle vit et travaille aujourd'hui entre Lausanne et Paris.

LA PHOTO



« L'Incurable » © Masahisa Fukase (voir p.12)

I/O Gazette n°65 — 11.07.2017

La gazette des festivals — Gratuit, ne peut être vendu.

I/O — BESIDE, 177 rue du Temple, 75003 Paris —

SIRET n°81473614600014 / www.iogazette.fr

Imprimerie Le Progrès, 93 avenue du Progrès, 69680 Chassieu

Directrice de la publication et rédactrice en chef

Marie Sorbier marie.sorbier@iogazette.fr — 06 11 07 72 80

Directeur du développement et rédacteur en chef adjoint

Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — 06 07 28 00 46

Rédacteur en chef adjoint Jean-Christophe Brianchon j.c.brianchon@iogazette.fr

Responsable Diffusion Julien Avril julien.avril@iogazette.fr

Conception de la maquette Gala Collette

Ont contribué à ce numéro

Julien Avril, India Bouquerel, Eve Farache, Augustin Guillot, Johanna Pernot, Léa

Lartigue, Timothée Magellan, Pierre Fort.

Photo de couverture © Michael Goldrei

LE FAUX CHIFFRE

71

C'est un 69 avec deux doigts, selon Fouad et Vanessa dans la salle de conférence du Novotel.

L'HUMEUR

« C'est drôle
comme le joint
donne un petit
goût fumé au
pastis. »

Charles, un festivalier

AGENDA DES FESTIVALS

Festival de Lacoste

« Créé par Pierre Cardin il y a dix-sept ans dans le lieu insolite, surprenant et inoubliable que sont les Carrières du château du Marquis de Sade, ce festival voué au théâtre, à la danse et à l'opéra offre au public la découverte de jeunes chanteurs à l'aube d'une carrière prometteuse. »

Du 15 au 24 juillet

Festival d'Alba-la-Romaine

« Le cirque, personnage principal de cette saga, invite autour de la piste aussi bien le théâtre forain, la marionnette, la musique, imaginant les passerelles pour glisser d'un genre à l'autre. Le festival est une occasion unique de mettre en scène le cirque, le public et le patrimoine de l'Ardeche. »

Du 11 au 16 juillet

La Mousson d'été

« Depuis 1995, La Mousson d'été revient au bord de la Moselle. Le comité de lecture de la Maison Européenne des écritures contemporaines qui choisit des textes inédits venant du monde entier et commande des traductions. Des comédiens s'en emparent et réalisent des mises en espace, souvent accompagnées de musiciens. »

Du 24 au 30 Août à Pont-À-Mousson

BILL VIOLA À BILBAO : DE L'ÉCRIN À L'ÉCRAN

— par Timothée Magellan —

Qui n'a jamais vu le Guggenheim posé sur les rives du Nervion ne peut pas se figurer la façon dont un amas de tôles, de feuilles en titane, peut donner à voir à des yeux innocents un objet magique.

Le musée de Bilbao, nouvelle terre d'asile pour l'art contemporain, fête cette année ses 20 ans (et oui, déjà !), et nous accueille en pays basque pour l'inauguration de la grande rétrospective sur Bill Viola. Et c'était déjà écrit car Bilbao = Bil(II) + (Vi)ola, pour les mathématiciens imparfaits que nous sommes, n'est-ce pas... Quoi de neuf ? Voilà la question que le visiteur pourrait se poser avant sa visite, lui qui a déjà parcouru les salles du Grand Palais où en 2014 le vidéaste bénéficiait d'une exposition hors-norme, au vu du nombre d'œuvres exposées. Les éléments de réponse sont pourtant pléthoriques. Le corpus moins conséquent nous laisse le temps de nous faire digérer par quelques-unes des œuvres les plus puissantes de l'artiste. « Slowly turning narrative », première installation à laquelle on se confronte, est un véritable pacte de lecture avec le visiteur. Un grand panneau rectangulaire évolue autour d'un axe fixe placé en son milieu. D'un côté du panneau une vidéo et de l'autre un miroir qui renvoie notre image défigurée, marque d'une néantisation, par soubresauts, du

réel. Les troublantes et brûlantes transfigurations sont donc à venir ! Le parcours espagnol réussit à retranscrire efficacement la mythologie personnelle de l'artiste. L'histoire de Tristan et Iseult est reprise dans plusieurs salles, « Night Vigil » et « Tristan's Ascension » sont ainsi incontournables.

“

Découvrir un état larvaire du monde

Quant à « Fire woman », œuvre emblématique de Viola, elle prend une toute autre ampleur dans le décor de Gehry, alors visible dans une salle triangulaire qui s'apparente à une chapelle muséale. Récipiendaire de l'essence artistique du vidéaste, l'œuvre explore le passage du feu à l'eau, les zooms exagérément travaillés se fixent sur les turbulences marines. Par un jeu d'écho, on croirait lire dans l'image, et dans les ondes mécaniques qui deviennent des ondes de choc, les bandes magnétiques sur lesquelles se fixe le travail de l'artiste, brassage méta de l'artistique et du technologique. On serait alors tenté de dire que le Guggenheim est un écrin pour une si belle exposition, mais le mot ne convient pas ici ; trop précieux pour un bâtiment déstructuré, brinquebalant, véritable mirage contemporain. On dira simplement que

la répartition des salles pensée par Gehry augmente et complexifie de façon savoureuse notre visite – adéquate merveilleuse entre le mouvement giratoire de l'œuvre présentée au début de l'expo, et la trajectoire tournoyante que l'on accomplit pour passer de salles en salles. Cette marche gyroskopique ne peut que s'accorder à l'esthétique cyclique du vidéaste, qui a pour fondement même l'enchaînement infini du début et de la fin, de la vie et de la mort. Et quoi de mieux alors que de terminer par le visionnage d'« Inverted Birth » qui réécrit de façon triviale la théorie des humeurs. Un dernier conseil pour errer habilement au milieu de toutes ces vidéos : ralentir pour y découvrir un état larvaire du monde. A Bilbao, le Guggenheim, dirigé d'une main de maître par Juan-Ignacio Vidarte, n'est donc pas qu'harmonie – bien heureusement – mais est surtout le fruit d'une pensée cohérente. Le rendez-vous est donné à la mi-octobre de cette année pour célébrer un anniversaire en grande pompe, où l'on assistera avec joie, entre autres, à un video mapping sur les murs du musée. Histoire de se donner une bonne excuse pour revenir.

Rétrospective Bill Viola, Bilbao, du 30 juin au 9 novembre 2017

REPORTAGES

AMBIVALENCE(S) : SOUDAIN LA NUIT

— par Augustin Guillot —

Vendredi, 19h. Sur la parvis de la Comédie de Valence, un concert des jeunes musiciens du Conservatoire. Le jour s'en va, et en un rituel musical, nous sommes introduits à la nuit.

Peut-être est-ce cela que rend possible, sous le soleil de Midi, un festival comme Ambivalence(s) : faire resurgir, dans les revers d'une lumière sans équivoque, la présence de fantômes. Et si à l'image des grottes qui parsèment les reliefs escarpés de la Drôme, le lieu théâtral est une demeure privilégiée de la nuit, alors ne nous étonnons pas d'y croiser quelques êtres à moitié effacés, et dont le flou nous hante. Car c'est bien sous le signe de la difficile survivance du passé que se placent les différentes œuvres présentées. Difficile parce que les amarres qui nous y rattachent ne sont jamais loin de se briser. Spectre de l'oubli. Difficile aussi parce que le passé est indissociable de la douleur d'un souvenir qui nous refuse au présent. Spectre de la mémoire. Ainsi, avec *Trap*, Jeanne Candel nous mène en la Chapelle des Cordeliers devenue réserve départementale d'œuvres d'art. Des tableaux essentiellement religieux s'y reposent dans la fraîcheur obscure de la pierre protectrice, comme la survivance fantomatique des franciscains qui vivaient en ces lieux.

L'espace devient alors théâtre d'apparitions et de projections fantasmagiques. Espérons que l'artiste puisse trouver d'autres lieux secrets et chthoniens pour les peupler de ses rêves. Les fantômes du passé sont tout aussi présents dans le *Al Atlal* de Norah Krief. Elle y chante sa mère, et avec elle tout ce que charrie la précarité de la mémoire. C'est donc à une forme d'élégie que nous assistons, nous rappelant que l'enfance n'existe que pour ceux qui l'ont perdue.

“

Le dialogue nocturne des vivants et des morts

Et si, accompagnée de trois musiciens, la voix de l'artiste évoque la Méditerranée maternelle - sa chaleur et sa lumière - c'est en réalité la nuit du souvenir qui l'enveloppe du voile endeuillé de son chant. La proposition de Richard Brunel tranche de ce point de vue : son *Diner en ville* est la seule pièce diurne à laquelle nous avons assisté. Le texte de Christine Angot ici mis en scène s'inscrit dans une tradition littéraire et satirique qui, de Marcel Proust à Thomas Bernhard, fait du dîner le lieu de l'hypocrisie mondaine. Dans les salons lumineux de la préfecture de la Drôme, c'est donc, de toutes les œuvres présentées, celle qui a le moins à voir avec la nuit. Et pourtant, elle

y fait irruption à travers le tout à fait fascinant William Nadylam, figure nocturne et saturnienne qui vient jeter une ombre inquiète sur la lumière triomphale et aveuglante de la mondanité. De lumière il est également question dans *Saïgon*, la dernière création de Caroline Guiela Nguyen, puisque c'est dans le décor phosphorescent d'un restaurant vietnamien que se déploie son récit. La filiation, la mémoire, l'oubli, et pour éclairer la nuit, la lumière des néons, celle-là même dont se drape le passé pour resurgir. C'est donc une programmation d'une belle cohérence qui nous est présentée et dont la réussite résulte en partie de la création par Richard Brunel d'un collectif artistique de la Comédie de Valence. Véritable coopérative de production, cette structure n'a probablement pas peu contribué, en plus de la mutualisation des moyens financiers, à favoriser les échanges artistiques et les préoccupations communes. Une unité d'esprit, une diversité de voies/voix, ambivalentes, à l'image de la pierre valentinoise qui ne réverbère le soleil que pour mieux préserver, en son intérieur, le dialogue nocturne des vivants et des morts.

Festival Ambivalence(s), Valence, du 29 mai au 3 juin 2017

AUTOMNE

Dans les yeux de David Grossman

Lecture et rencontre avec le lauréat
du Man Booker International Prize 2017

8, 9 et 10 septembre

L'Homme hors de lui

Valère Novarina

20 septembre – 15 octobre *création*

Stadium

Mohamed El Khatib

27 septembre – 7 octobre
avec le Festival d'Automne à Paris
et le Théâtre de la Ville

Le Poète aveugle

Jan Lauwers

11 – 22 octobre

Les Barbelés

Annick Lefebvre – Alexia Bürger

8 novembre – 2 décembre *création*

Le Chant de l'oiseau amphibie

Wajdi Mouawad

17 novembre – 16 décembre *création*

Gus

Sébastien Barrier

6 – 29 décembre *spectacle tout public*

Savoir enfin qui nous buvons

Sébastien Barrier

23 et 30 décembre

Schatten (Eurydike sagt)

[Ombre (Eurydice parle)]

Elfriede Jelinek – Katie Mitchell

19 – 28 janvier

La Maison

Julien Gaillard – Alexia Bürger

17 janvier – 11 février *création*

Quills

Doug Wright – Robert Lepage

6 – 18 février

Dîner en ville

Christine Angot – Richard Brunel

6 mars – 1er avril

LA COLLINE
THÉÂTRE NATIONAL

PRINTEMPS

Victoires

Wajdi Mouawad

14 mars – 11 avril *création*

ÉTÉ

À la trace

Alexandra Badea – Anne Théron

2 – 26 mai

Au Bois

Claudine Galea – Benoît Bradel

3 – 19 mai

**Au milieu de l'hiver,
j'ai découvert en moi
un invincible été**

Anaïs Allais

23 mai – 17 juin

Je suis un pays

Voilà ce que jamais je ne te dirai

Vincent Macaigne

31 mai – 14 juin

Points de non retour

Alexandra Badea

19 septembre – 14 octobre *création*

Révélation

Léonora Miano – Satoshi Miyagi

20 septembre – 20 octobre *création*

Uso umano di esseri umani

[Usage humain d'êtres humains]

Romeo Castellucci

13 novembre – 2 décembre

**Mort prématurée d'un chanteur
populaire dans la force de l'âge**

Wajdi Mouawad

14 novembre – 16 décembre *création*

AUTOMNE

2017

2018

Le Monde

un événement

inter

france
culture

arte

TRANSFUCE

www.colline.fr

15, rue Malte-Brun, Paris 20^e